



>>> Gisèle Pineau : Écrire pour la jeunesse ou L'invention d'une communauté enfantine

L'œuvre pour la jeunesse de la romancière guadeloupéenne Gisèle Pineau compte à ce jour cinq textes publiés de 1992 à 2002¹. À partir de *Un papillon dans la cité*, sa première fiction, cet auteur "ambidextre" construit une œuvre cohérente et variée, au sein de laquelle alternent fictions pour adultes et textes pour enfants. *Le Cyclone Marilyn* et *Case mensonge* sont agréablement illustrés par de sobres dessins, en noir et blanc pour *Le Cyclone...*, vivement colorés pour *Case mensonge*.

Caractérisées par la présence d'un espace auto-référentiel largement inspiré par l'enfance de l'auteur, les fictions sont écrites à la première personne. La jeune narratrice (ou le narrateur dans *C'est la règle*) sont aussi personnages principaux de leur histoire. Leur enfance n'est ni paradis, ni enfer, mais un espace-temps où alternent métropole et Guadeloupe dans lequel s'accomplit leur construction identitaire : période déterminante où la lucidité critique, teintée d'humour et d'ironie envers les adultes, n'est pas exclue.

Comment vivre en France lorsque l'on est une petite fille noire confrontée à la stigmatisation sociale et raciale ? Comment trouver ses repères dans une famille antillaise où les mères doivent inventer mille astuces pour élever leur progéniture tandis que les pères ont souvent déserté la cellule familiale ? Comment grandir dans une case créole d'un quartier misérable lorsqu'un lourd mensonge pèse sur la naissance de l'héroïne ? Lorsque les adultes s'égarerent dans des rêves américains aussi kitsch que vains, à l'instar de la *manman* de Marilyn (*Le Cyclone...*), brisent les liens qui les unissaient à leur conjoint (*C'est la règle*), cachent à l'enfant l'identité de ses vrais géniteurs (*Case mensonge*), il reste aux enfants à inventer leur propre style de vie. Félicie, Marilyn, Lindy et Djinala sont particulièrement débrouillardes. Celles qui grandissent en banlieue parisienne bricolent avec leurs amis des espaces de sociabilité et de rêve (le rap, les préparatifs des vacances, l'inaliénable complicité) qui leur permettent d'écarter la laideur du quotidien ; elles savent aussi qu'elles reviendront un jour dans l'île papillon, lieu de l'origine où, sous le regard bienveillant de la grand-mère, peut s'effectuer la transmission de la mémoire. Lorsqu'elle doit faire front à l'adversité du cyclone, c'est avec détermination que

Marilyn, tout juste âgée de douze ans, lutte contre le risque d'anéantissement. Djinala, quant à elle, ne cesse de s'interroger sur son curieux prénom ; cette faille identitaire est à l'origine de l'exil de sa (fausse) mère dans le bidonville de quartier Roucou. Obtenir un appartement moderne dans une cité, trouver un emploi, "monter dans le train de l'euro" : autant de problèmes, sinon d'obsessions, qui ne parviennent cependant pas à briser la douce complicité qui unit Djinala et son amie Mildred.

Profondément ancrées dans une réalité sociologique peu amène, les fictions pour la jeunesse ne tendent pas à édulcorer la "misère du monde" (P. Bourdieu) qui pèse sur les personnages. Gisèle Pineau, après une enfance "négropolitaine", a été infirmière psychiatrique en Guadeloupe et de fait la souffrance sociale et psychique ne lui est pas étrangère. Ses choix d'écriture témoignent d'une bonne connaissance des deux publics auxquels sont dédiées ses œuvres : les fictions pour adultes abordent sans fard la violence et la sexualité, ainsi qu'en témoigne *Chair Piment*², son dernier roman ; les fictions pour la jeunesse transmettent une vision plus optimiste de l'existence. L'œuvre demeure cependant très cohérente : le style, les choix narratifs et les engagements de Gisèle Pineau tendent à construire un cycle romanesque où l'enfance de l'auteur demeure très présente, notamment par le biais des ponts jetés entre l'autobiographie et la fiction (*Un papillon dans la cité*, *L'Exil selon Julia*³, *Caraïbes sur Seine*, ou encore le récit d'enfance "Les Papillons noirs"⁴). Les premières œuvres sont marquées par les figures de femmes : petites filles, adolescentes, mères et grands-mères, vestales de la mémoire dont "les yeux parl[ent]".

C'est la règle, en campant comme personnage principal Steph, un jeune garçon dont les parents divorcent, introduit un jeune regard masculin : celui d'un enfant qui doit apprendre à se mouvoir sans se cogner sur les personnages de sa nouvelle famille qu'il imagine sortis d'un cauchemar : "Frères, sœurs, demi-sœurs, oncles, demi-oncles, grands-mères, demi-grands-mères... Bref une tribu de cinq kilomètres, le souk assuré et des anniversaires à fêter trois fois par jour...". Il doit dépasser son refus du beau-père "black" perçu comme un "robocop" ! Cependant, c'est bien une autre lecture du divorce que propose *C'est la règle* : en parvenant à dire les mystères des

1 *Un papillon dans la cité*, Paris, Sésia, 1992 ; *Le Cyclone Marilyn* (ill. Béatrice Favereau), Montréal, Hurtubise HMH (Collection Plus), 1998 et Paris, L'Élan vert, 1998 ; *Caraïbes sur Seine*, Paris, Dapper jeunesse (Au bout du monde), 1999 ; *Case mensonge* (ill. Sylvain Bourrières) in Je Bouquine n°206, Bayard jeunesse, Gallimard jeunesse, avril 2001 et Bayard jeunesse (Les romans de Je Bouquine), 2004 ; *C'est la règle*, Paris, Thierry Magnier, 2002. Paru depuis 2002 : *Les Colères du volcan*, Paris, Dapper Jeunesse (Au bout du monde), 2004 (NDLR).

2 *Chair Piment*, Paris, Mercure de France, 2002 et Gallimard (Livre de poche), 2004.

3 *L'Exil selon Julia*, Paris, Stock, 1996.

4 In : *Une enfance outremer*, textes réunis par Leïla Sebbar, Paris, Seuil, 2001.



Case mensonge

familles recomposées, familles formées par des personnes que des liens de sang ne transforment pas en tribus conservatrices d'un hypocrite ordre social. Sommées de renégocier leur relation avec autrui, ces familles-puzzle réussissent, bon an mal an, à créer un langage de

complicité. De ce langage jaillit une solidarité humaine fondée sur un fort lien social transcendant la douleur de la séparation parentale. Sauvée de la noyade par Steph, son frère d'élection, Gina n'est plus la petite souris aux "tennis Nike qui clignotaient" échappée d'un dessin animé que l'on n'a pas choisi de vivre. Elle devient enfin l'enfant aimée : "Est-ce que je l'aimais, ma petite souris, ma petite sœur Gina ?... Bien sûr que je l'aimais". Deux personnages en quête d'une nouvelle tribu : à l'image de ces fictions modernes destinées à un large public francophone. L'invention du bonheur masque pudiquement la porosité existentielle.

Le charme de l'écriture naît de ces figures d'enfants dont la fragilité apparente devient *in fine* le solide socle d'un autre bonheur d'aimer.

Véronique Bonnet

Maître de conférences à l'Université Paris XIII

Spécialiste des littératures francophones,
notamment des littératures antillaises

>>> Régine Jator, libraire et éditrice à Pointe-à-Pitre

En Guadeloupe, une librairie familiale a donné naissance à une maison d'édition. Sa directrice Régine Jator y défend haut et fort les livres pour la jeunesse, dans l'île et hors de l'île.

Viviana Quiñones : Régine Jator, pouvez-vous nous parler de la librairie Jator ?

Régine Jator : Mon père Hubert Jator ouvre la librairie, à Pointe-à-Pitre, en 1952. Ce fut dès le départ un banc d'essai pour les manuels scolaires et un lieu d'action culturelle. La librairie Jator fut l'une des premières à soutenir, à diffuser et à faire connaître des auteurs comme Frantz Fanon, Aimé Césaire, Guy Tirolien, Florette Morand, Sonny Rupaïre, Michèle Lacrosil (publiée chez Gallimard dans les années 60)... Actuellement la librairie compte trois points de vente et continue à promouvoir la littérature par le biais de partenariats avec les autres maillons de la chaîne du livre dont les associations, les clubs de lecture, les médiathèques. Elle développe des actions de promotion, propose des soirées littéraires, des animations dans les écoles... Nous continuons à promouvoir la littérature caribéenne francophone dans le reste de la Caraïbe en participant à des salons, des colloques, des événements culturels divers, à la Jamaïque, à Cuba, à Saint-Domingue... Et ailleurs dans le monde, comme par exemple le Salon du livre de Paris, le Salon du livre de jeunesse de Montreuil, la Foire de Francfort et la Foire de Paris où nous nous animons le stand de littérature caribéenne sur le pavillon Guadeloupe depuis 1988.

V. Q. : Quand commence l'activité éditoriale de Jator ? À quel moment s'ouvre-t-elle à la jeunesse et pourquoi ?

R. J. : L'activité éditoriale commence en 1989 comme activité annexe à celle de la librairie ; c'est mon frère Max Jator, encouragé par quelques amis intellectuels, qui va être porteur de cette aventure. À l'origine, l'idée était de publier des ouvrages de réflexion sur nos pays et nos sociétés en donnant la parole à des chercheurs en sciences humaines qui n'avaient aucune chance d'être édités en France. En fait, deux demandes ont coïncidé : celle d'intellectuels qui voulaient écrire sur des aspects spécifiques à la Guadeloupe et à la Caraïbe en général, et celle des fidèles de la librairie qui souhaitaient trouver davantage d'ouvrages sur leur histoire, sur leur environnement proche. Depuis 1995, les éditions Jator sont désormais une société indépendante de celle de la librairie (les deux entités restent cependant très liées). La politique éditoriale s'ouvre alors vers d'autres genres et vers d'autres publics. Nous avons